



# Cicéron, la vertu du dialogue

Dans *De finibus* et les *Tusculanes*, l'orateur confronte, sous forme de conversation, les diverses conceptions du bonheur. Elles ont toutes droit de cité : peu importe la morale, pourvu qu'on en ait une, mûrement pesée et capable d'apaiser l'âme.

Par Sabine Luciani

**D**eux ans avant d'être égorgé par le centurion Hérennius, qu'il avait autrefois défendu contre une accusation de parricide, l'ancien consul Cicéron écrivait à son ami Brutus, futur assassin de César : « Y a-t-il en effet dans la vie des questions plus importantes que toutes celles dont s'occupe la philosophie, et en particulier celle qui fait l'objet du présent ouvrage [1] qu'est-ce que la nature recherche comme le bien suprême, qu'est-ce qu'elle évite comme le plus grand des maux (1) ? » Nous sommes au début de l'été 45 avant notre ère. Cruellement affecté par la mort récente de sa fille Tullia, évincé de la vie politique par la dictature césarienne, Cicéron travaille jour et nuit à la rédaction d'un corpus philosophique en latin afin d'instruire la jeunesse romaine. Se réclamant de Socrate, « qui le premier invita la philosophie à descendre du ciel (2) », il assimile la philosophie à une médecine de l'âme, dont la mission est de guérir les hommes de leurs soucis et de leurs angoisses, conséquences de l'ignorance. Cependant, si les philosophes s'accordent sur la dimension thérapeutique de la philosophie, leurs opinions diffèrent quant à la définition exacte de la fin à rechercher, ou *télôs*, et quant à la méthode à suivre pour l'attendre. Ce sont précisément ces éléments d'incertitude que Cicéron, soucieux de garantir la possibilité du bonheur *hic et nunc*, va examiner dans deux ouvrages successifs selon des perspectives complémentaires : théorique dans les discussions sur les *Termes extrêmes des biens et des maux (De finibus)*, pratique dans les *Tusculanes*. Théorisé dans le *De finibus*, la réflexion morale prend la forme d'un dialogue entre différentes conceptions du bonheur. Rejetant tout dogmatisme et tout esprit de système, Cicéron présente, par des porte-parole choisis, le *télôs* des épicuriens, des stoïciens

et des péripatéticiens. La critique cicéronienne des exposés successifs est envisagée dans une perspective heuristique. Il s'agit de déterminer la réponse théorique la plus satisfaisante par la pratique de la discussion *in utramque partem*, méthode qui consiste à traiter le pour et le contre en tout sujet. Cette approche fondée sur le dialogue et la liberté de jugement implique une démarche progressive et une hiérarchisation des fins. Quelle est dès lors la théorie qui répond le mieux aux spécificités de la nature humaine ? Pour apporter un début de réponse à cette question, Cicéron, fondant sa réflexion sur la classification éthique élaborée au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère par le stoïcien Chrysippe, réduit les différents points de vue à une opposition fondamentale entre, d'une part, la vertu, fin recherchée par les disciples de Platon, d'Aristote et les stoïciens, et, d'autre part, le plaisir, auquel aspirent les épicuriens, et plus largement tous les philosophes hédonistes. Mais, loin de présenter deux options équivalentes, cette alternative impose, aux yeux du Romain Cicéron, une récusation du plaisir qui ne rend pas justice à la nature rationnelle de l'homme. Au contraire, le bien moral, l'*honestum*, en tant qu'aspiration spécifique de la raison humaine, doit impérativement être pris en compte dans l'évaluation du *télôs*. Toutes les théories ne lui faisant aucune place sont à rejeter. Cette hiérarchie morale se résume en un ditype célèbre. L'homme véritablement heureux n'est pas Thonius Balbus vivant au milieu des plaisirs de toutes sortes, mais le consul Marcus Régulus, dont la mort fut exemplaire

► Cicéron représenté à la manière du XV<sup>e</sup> siècle, par Juste de Gand et Pedro Berruguete

**Le Romain, alors affecté par la disparition de sa fille, se réclame dans ses textes de Socrate, « qui le premier invita la philosophie à descendre du ciel ».**

(1) *Des termes extrêmes des biens et des maux*, livre I, 11, Cicéron, trad. Jules Martha, éd. Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 1990.  
(2) *Tusculanes*, livre V, 10, Cicéron, trad. Jean Humbert, éd. Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 2002.  
(3) Cf. *Des termes extrêmes des biens et des maux*, livre II, 65, Cicéron.

## À lire

► **Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne**, Carlos Lévy, éd. École française de Rome, 698 p., 40 €.

► **Cicéron**, Clara Auvray-Assayas, éd. Les Belles Lettres, « Figures du savoir », 148 p., 14 €.

► **Rhétorique et philosophie chez Cicéron. Essai sur les fondements philosophiques de l'art de persuader**, Alain Michel (1960), rééd. Peeters, « Bibliothèque d'études classiques », 766 p., 84,50 €.

► **Temps et éternité dans l'œuvre philosophique de Cicéron**, Sabine Luciani, éd. Presses universitaires de la Sorbonne, « Rome et ses renaissances », 300 p., 18 €.



prisonnier des Carthaginois durant la première guerre punique, il fut renvoyé à Rome pour négocier un échange de prisonniers. Or il revint à Carthage pour y être supplicié, conformément à son engagement : « Il est torturé par les veilles et la faim, et pourtant la vertu proclame qu'il a été plus heureux que Thorius buvant sur un lit de roses (31). » On ne sera pas surpris de constater que l'axiologie cicéronienne se trouve en parfaite concordance avec la morale sociologique romaine, qui place au premier plan le service de la patrie et le respect de la parole donnée. Cependant, la prééminence de la vertu une fois établie, le problème n'est pas pour autant résolu. Dans la mesure où l'homme ne se réduit pas à son âme, quelle place convient-il d'accorder aux biens du corps (santé, beauté, etc.) et aux biens extérieurs (amitié, prospérité, etc.) ? Faut-il, à l'instar des stoïciens, refuser le statut de biens à ces éléments qualifiés de « préférables » et considérer que le bonheur réside purement et simplement dans le fait de vivre moralement ? Mais cette identité entre bonheur et moralité ne

revient-elle pas à négliger les droits du corps et, par conséquent, à ignorer une partie du composé humain ? Vaut-il mieux, dans ces conditions, suivre les péripatéticiens qui attribuaient un rôle modique aux biens corporels et extérieurs dans la pratique de la vertu et dans la réalisation d'une vie parfaitement heureuse ? Cicéron d'objecter alors que, si la vertu n'est pas autonome, elle n'est pas à même d'assurer le bonheur : comment en effet prétendre que le sage sera heureux en toutes circonstances si les avantages dispensés par la Fortune entrent en quelque manière dans la composition de son bonheur ?

De telles hésitations théoriques seront dépassées sur le terrain de la morale pratique, et notamment dans les *Tusculanes*, composées en août 45, soit juste après le *De finibus*. Cet ouvrage original et personnel, présenté comme le récit de cinq conversations successives entre Cicéron et un jeune homme anonyme, vise à révéler les conditions essentielles du bonheur. Selon la méthode adoptée dans les quatre premiers entretiens au sujet de la mort, de la douleur, du chagrin et des

passions, Cicéron, qui assume pour ainsi dire le rôle de professeur de philosophie, se propose dans la cinquième *Tusculane* de réfuter la thèse de son jeune interlocuteur, qui, conformément à l'opinion commune, considère que, si elle peut assurer une vie droite et bonne, la vertu ne suffit pas à garantir la vie heureuse. L'objectif principal du maître sera de démontrer que non seulement la vertu suffit au bonheur, mais que toutes les doctrines philosophiques sont à même de garantir la vie heureuse au sage. De manière significative, la réfutation sera opérée à partir de différents points de vue, qui se rattachent schématiquement à l'alternative éthique posée dans le *De finibus* : vertu stoïcienne et plaisir épicurien.

### Ne plus craindre la mort

Cette démarche complexe mène à un résultat surprenant. En dépit du jugement sans appel édicté dans son précédent ouvrage, Cicéron en vient en effet, de façon assez paradoxale, à défendre la philosophie du Jardin. Même si la conception stoïcienne du souverain bien paraît la plus courageuse et la plus vraisemblable, le système mixte des péripatéticiens, dont le différend avec les stoïciens se limite en fait à une querelle de mots, permet également d'atteindre le bonheur. Quant à l'éthique épicurienne, elle conduit dans la pratique au même résultat, puisque Épicure, au seuil de la mort et en proie à de violentes douleurs, ne s'en disait pas moins heureux. Dans cette perspective de conciliation, la hiérarchie des fins contribue à l'élaboration d'une argumentation *a fortiori* en faveur de la thèse à démontrer : si les philosophes pour qui la vertu est par elle-même sans valeur pensent que le sage est toujours heureux, cela sera d'autant plus évident pour des disciples de Socrate et de Platon.

Le passage de la théorie à la pratique permet donc de faire progresser le débat éthique. Quand il s'agit de rendre justice à la philosophie en tant que guide de la vie, la hiérarchie des fins passe au second plan : toutes les doctrines obtiennent finalement droit de cité pourvu qu'elles soulagent effectivement les maux de l'âme. Les discussions de *Tusculum* n'ont qu'un seul objectif : prouver que la philosophie est capable de tenir ses engagements d'ordre existentiel, à savoir détruire la crainte de la mort, aider à supporter la douleur, apaiser le chagrin, éliminer les passions, en bref assurer la vie heureuse. Pour mener sa réflexion morale, Cicéron met ainsi en pratique le conseil qu'avait donné plaisamment aux philosophes athéniens le proconsul romain Gellius, leur suggérant d'organiser entre eux une discussion pour mettre enfin un terme à leurs controverses. □